

LES BANNIERES DE LEON

Carlos Fernández Espeso

Le sujet de mon rapport seront certaines bannières de la province de León, en Espagne. Il s'agit de bannières d'un genre assez original, très voyantes et, surtout, qui ont des dimensions exceptionnelles. Elles appartiennent aux villages. Elles sont pratiquement inconnues hors de leur région. Ces traits justifieront à mon avis un petit rapport descriptif comme celui que je vais vous présenter. Mais il y a en outre un deuxième motif d'intérêt. Un motif plus profond, une portée plus grande, parce qu'il touche le concept de drapeau lui-même, d'une façon générale, au delà de la singularité ou originalité de ces bannières. C'est pourquoi mon exposé sera logiquement divisé en deux parties. Premièrement, la description des enseignes. Dans une deuxième partie je ferai quelques considérations sur des aspects d'ordre vexillologique général que je viens de signaler.

Je commencerai par une question de terminologie. En espagnol nous appelons ces bannières «pendones», au singulier «pendón». Il y a un rapport évident entre ce mot et le mot 'pennon' en français ou en anglais. C'est à dire, on n'emploie pas des termes plus courants qui pourraient être, par exemple l'équivalent des mots «drapeau», «étendard» ou «enseigne» en français. Le mot espagnol «pendón» ne désigne pas un type déterminé de drapeau, mais il donne surtout une note de chose ancienne, traditionnelle, historique. Et ceci c'est bien le cas des «pendones» de León. Puisque je m'exprime en français j'ai cru qu'il serait convenant de le traduire par «bannière».

Ces bannières se trouvent dans certains villages de la province de León dans un nombre qui doit se rapprocher de la centaine. On les trouve aussi dans les provinces voisines de Burgos et Palencia, c'est à dire, la partie septentrionale de l'ancien royaume de Castille et León. Elles appartiennent à des confréries de voisins, ou parfois à des municipalités. Elles ont donc, un caractère laïque et local. Nous savons qu'elles existent au moins dès le début du 17^e. Le pavillon est construit avec un certain nombre de bandes arrangées horizontalement, d'une seule couleur ou de couleurs différentes. Sauf exception on ne met aucun symbole ni inscription. Les bandes ne sont pas en contact immédiat l'une avec la suivante. Au contraire, on laisse un espace vide de quelques centimètres, puisque les coutures se font avec un gros fil doré ou soutache en faisant des lacets. La soutache dorée ajoute une note de somptuosité, et les vides permettent la circulation de l'air, en réduisant la résistance quand la bannière ondule. Il y a, donc, une raison esthétique et une raison pratique. Le pavillon a une forme carrée, non rectangulaire. Le côté extérieure ne suit pas la ligne droite, mais il présente deux queues triangulaires. Cela obéit aussi à une raison pratique: on réduit la surface de la toile, donc sa résistance face à l'air et elle ondoie plus facilement. C'est important, compte tenue des dimensions du drapeau.

La fabrication de ces pavillons se faisait naguère par des tailleurs de village. Aujourd'hui cette habileté compte quelques spécialistes seulement. Elle se concentre surtout dans un couvent de nonnes à la capitale de la

province. Il faut dire que les bannières risquent une vie dangereuse en raison de leur déploiement en plain air, du risque d'accidents divers et parce que les conditions de leur garde ne sont pas toujours les meilleures. Les couleurs des pavillons sont d'abord et surtout le cramoisi ou pourpre. Après, le rouge, le vert, ou le blanc. Parfois, le bleu. Que représentent ou symbolisent ces couleurs? Rien, rien du tout. Tout au plus on pourrait établir une vague relation entre le pourpre et l'idée de somptuosité ou de royauté, seulement cela. L'élection des couleurs se fait à discrétion et il peut bien arriver que quand on remplace une bannière la nouvelle porte des couleurs différentes de l'ancienne.

En ce qui concerne les dimensions, un pavillon de quatre par quatre mètres, ce qui fait seize mètres carrés, c'est normal. Mais on peut trouver des pavillons avec plus de quarante mètres carrés. La hampe est faite en bois, bien sûr, d'une seule pièce. Les hampes de sept ou huit mètres sont normales. On peut arriver jusqu'à plus de douze mètres. Elles portent deux compléments indispensables. En bas, une sorte de croc en fer pour l'accrochage au ceinturon en cuir du porte-drapeau. C'est ainsi qu'il supporte le poids de la bannière et qu'il l'immobilise dans une certaine mesure. En haut, à l'autre extrémité, deux cordons tombent jusqu'au sol. Ils sont empoignés par un assistant à fin de contrôler l'enseigne et de la maintenir en équilibre. Au sommet de la hampe il y a une croix ou bien une branche d'arbre. Je reviendrai sur ceci. Les bannières sont gardées à l'église, puisque c'est le seul bâtiment avec une hauteur convenable. Verticalement, avec le pavillon enroulé autour de la hampe. De temps en temps ils sortent en procession à travers la campagne, suivis des habitants du village. La fête annuelle du village, un vœux ou une promesse, une prière publique pour demander la pluie, une solennité spéciale: voilà les motifs les plus fréquents pour sortir les bannières. Les décisions sur ce sujet correspondent à la confrérie à laquelle la bannière appartient. Les bannières n'aiment pas les sorties en solitaire. On arrange les choses d'une tel façon que les sorties ou processions comptent avec la participation de plusieurs enseignes. En 1991 j'ai eu l'occasion d'assister à une procession avec 26 «pendones», qui s'étendait sur plus d'un demi kilomètre.

Puisque les sorties des bannières ont lieu fréquemment à l'occasion d'une fête religieuse, la procession aura un caractère mixte civique et religieux. Mais je dois souligner que les confréries se refusent carrément d'être absorbées par le milieu religieux, elles gardent toujours ce que j'appellerai la séparation de pouvoirs. Si les bannières portent au sommet une croix c'est parce que monsieur le curé a exercé préalablement une certaine pression et la confrérie a cédé. Sinon, si la bannière porte une branche d'arbre, c'est parce qu'on veut faire preuve d'une autonomie totale. En tout cas, il est fréquent que les sorties aient un caractère purement laïque, sans la participation de l'Eglise. Les processions peuvent parcourir dix ou quinze kilomètres. On évite les routes à grande circulation, on préfère emprunter les chemins secondaires. La conjonction de la plaine du haut plateau castillan, avec quelques arbres isolés, plutôt sèche, horizontale, moitié verte moitié rouge, avec la file des «pendones» qui avancent lentement, verticaux, dans un éclat de couleur, chacun accompagné

de ses fidèles, c'est un spectacle aussi émouvant qu'unique. Je termine ici la première partie de mon exposé, qui se borne à une description très sommaire des «pendones» de León. J'ajouterai seulement qu'il s'agit d'une tradition solidement enracinée, vieille de quatre siècles au moins, et qu'elle continue normalement aujourd'hui.

Permettez-moi une deuxième partie pour formuler trois remarques sur certains aspects des bannières de León qui ont une portée vexillologique générale. Première remarque: Les «pendones» quoique ils soient des véritables drapeaux ne représentent rien et ils ne symbolisent rien. Ils appartiennent aux villages, ils sont admirés et appréciés par les gens, mais on ne voit dans eux aucune qualité transcendante. Ils sont portés par n'importe qui, avec la seule condition d'avoir l'adresse et la force physique nécessaires. Ils vont toujours accompagnés de son peuple en témoignage de respect, mais ils ne reçoivent aucun traitement privilégié ni cérémoniel spécial. En bref, les «pendones» semblent être imperméables au courant si répandu dans nos jours

orienté à accorder aux drapeaux une sorte de personnalité presque mystique très proche de la sacralisation. Deuxième remarque: la visibilité. Tout drapeau existe en premier lieu pour être vu. La visibilité est sa raison d'être essentielle. Or, la simplicité du dessin des pavillons de León, l'arrangement des couleurs en bandes nettement établies, l'absence d'autres motifs graphiques et, bien sûr, leur dimensions, privilégient au maximum l'impératif vexillologique de la visibilité. Ils sont très loin de ce type de drapeau qui demande être examiné de près comme s'il s'agissait d'un insecte à analyser au lieu d'une enseigne pour être vue.

Finalement je dois souligner, même s'il est très évident, que les «pendones» sont d'abord une réalité physique et individuelle. Il n'y a qu'un seul «pendón» par village, il est différent de tous les autres. Il ne peut pas être reproduit ou multiplié à mille exemplaires. Et il existe pour être levé, déployé et promené quand l'occasion le mérite. Et cela se fait à bras, avec effort et habileté. On est loin de ces enseignes qu'on les hisse et après on les laisse jusqu'au moment où on les ramasse.

Illustration avec permission de: Alejandro Valderas Alonso, «Los Pendones Leoneses, Pasado y Presente», Caja España, colección León 5, León, 1991, ISBN 84-86013-74-7.

